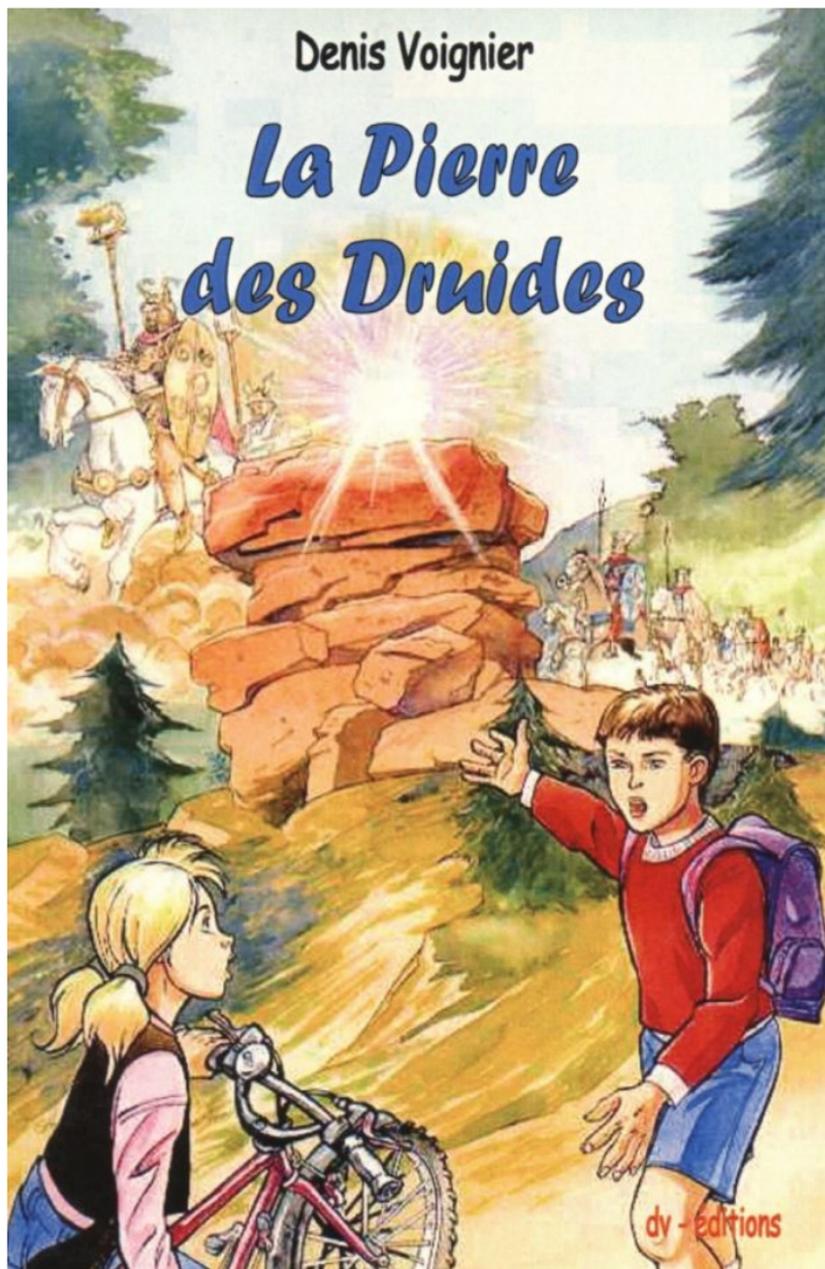


Denis Voignier

La Pierre des Druides



dy - éditions

LA PIERRE DES DRUIDES



1

L'après-midi s'annonçait plutôt bien. Le gros des travaux de fenaison était réglé et la maisonnée profitait d'un répit et d'un repos bien mérités. Les réserves de foin garnissaient les soupentes et nul souci n'était à craindre pour l'hiver prochain. La ferme, forte de ses trente vaches laitières, avait de quoi occuper. Sans compter les volailles, les chèvres, le cochon, les lapins. Une entreprise de famille, qui

demandait beaucoup d'effort pour de maigres revenus. Profitant de cette accalmie, François avait saisi l'occasion pour prendre la poudre d'escampette et se diriger vers la forêt toute proche. Sa passion pour les vieilles pierres, tout ce qui pouvait, de près ou de loin, toucher au passé, à l'histoire de cette région, de cette terre sur laquelle il vivait, l'incitait, dès que la possibilité lui en était offerte, à filer vers la lisière du bois des Baulottes. Il avait enfourché son vélo, dévalé la petite pente menant à la route toute proche, pris à gauche pour rejoindre les premières maisons de Valaumont. Le soleil, en ce milieu d'après-midi du mois d'août tapait assez fort et François regretta de n'avoir pas mis sa vieille casquette verte pour se protéger des rayons ardents. Peu importait, ce qui comptait, pour l'instant présent, c'était cette pente, permettant à la bicyclette d'atteindre la vertigineuse vitesse de 50 km/h. Il fallut freiner vigoureusement pour stopper au carrefour de la

route départementale qui entrait dans le village. La circulation n'était pas intense mais ce carrefour en virage n'offrait pas une bonne visibilité.

- Hé! François !

Le garçon, interpellé, se dressa sur le pédalier, les mains serrées sur les poignées de freins car le sol, à cet endroit, était encore en pente. Sur sa droite, de l'autre côté de la départementale, de derrière un bosquet de troènes, une petite tête blonde, malicieuse, venait d'émerger.

- Salut François, tu vas te balader ? Tu m'emmènes ?

François, reconnaissant sa cousine Julie, lui lança ces quelques mots:

- Oui, euh, juste un p'tit tour. Mes parents ont fini les foins.

- Super! Alors tu m'emmènes !

François l'avait bien compris. Ce n'était plus une demande mais un ordre. D'ailleurs, il n'avait

jamais pu renoncer devant l'insistance de sa petite peste de cousine qu'au demeurant il adorait pour son côté nature et direct. Du haut de ses dix ans, avec sa petite tête blonde, ses yeux d'un bleu pâle comme le ruisseau qui coulait au bas du village, son sourire malicieux, son front volontaire et son caractère fonceur, elle en aurait décidé plus d'un. Aussi, François, habitué et blasé, accepta-t-il, en ajoutant :

- Cherche ton clou ! Et dépêche-toi. J'ai pas qu'ça à faire. J'ai du boulot là-haut !

- Ca y est, monsieur se prend pour un grand, comme d'habitude, tout ça pour quelques vieilles pierres!

Julie, après cette diatribe, était partie récupérer ce qui lui tenait lieu de bicyclette. Un vélo récupéré au dépotoir tout proche et que son oncle Pierrot lui avait rafistolé tant bien que mal.

Elle avait rejoint François, de l'autre côté de la route. Elle s'approcha de lui et dut se hausser

sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser sur la joue.

- Bonjour cousin !

- Bonjour cousine ! répondit François, embrassant sa cousine sur le front. Nous partons vers la Croix de Fer, tu n'as pas peur ?

- Peur ? De quoi ?

- Parce que ça monte fort, tu connais le chemin comme moi, ce n'est pas...

Les yeux bleu pâle de Julie avaient viré au gris. Son menton s'était durci et son visage tout entier affichait une volonté sans équivoque.

- C'est bon, j'ai rien dit, c'était juste à cause de ton vélo, au cas où...

- T'inquiète pour mon vélo, il en a vu d'autres et il en verra encore.

- Ça roule. On y va. Mais avant, on passe par la "Traverse", juste comme ça.

Les deux enfants se mirent en route. La "Traverse", comme avait dit François, fut gravie

à pied car la pente faisait bien ses trente pour cent. Cette rue, permettait de sortir du village en évitant la rue centrale et donnait accès sur la petite route qui conduisait à l'orée de la forêt.

2

Ils purent remonter sur leurs vélos lorsque la rue du Lavoir fut avalée. La pente était indigeste même pour leurs jeunes mollets. Arrivés sur le plat jouxtant le lavoir qui ne recevait plus guère de visiteurs, ils avaient déjà oublié leurs souffrances et pédalaient à qui mieux mieux vers l'objectif que François avait désigné. Un virage sur la gauche, un faux plat, le carrefour du terrain de foot et ils prirent le chemin, partiellement goudronné menant à la

Croix de Fer. Malgré les rayons ardents, François appuyait sur les pédales et Julie, malgré son plus jeune âge ne souffrait pas particulièrement de l'allure assez vive qu'il lui avait imposée. Cela confirmait que ce petit bout de fille avait une volonté de fer.

La route, maintenant en pente douce, sinuait entre les prés qui venaient d'être fauchés. Des parfums d'herbe fraîchement coupée embaumaient alentour et les enfants se régalerent de ces effluves. La terre vibrait de vie, exhalait ses odeurs et les insectes, par milliers, répondaient à cet appel par un bruissement continu qui occupait tout l'espace. La route accusa une bosse, vira sur la gauche, découvrant le terrain de foot, à l'abandon depuis des années, depuis que la commune avait décidé de l'installation d'un stade attenant à l'école. Julie réclama une pause.

- Hé! François ! On s'arrête deux minutes, tes vieilles pierres ne vont pas s'envoler. Et puis, on

a tout notre temps.

François tourna la tête et avisa un arbre tout proche.

- Comme tu voudras, répondit-il, posant le pied à terre et se dirigeant vers un chêne centenaire pour y adosser son vélo. Je t'avais prévenue, avec ton clou...

- Il est très bien, ce vélo. Et puis d'abord, passe-moi plutôt un peu d'eau.

François se défit de son sac à dos et en sortit une gourde de plastique qu'il avait remplie avant de partir. Sous cette chaleur relativement accablante et dans cet air vibrant ou nul souffle d'air ne se faisait sentir, cette eau fraîche leur fit du bien.

- Tu as prévenu chez toi ? demanda soudainement François.

- J'ai pas pu, Maman est partie faire les courses et mon frangin est allé couper du bois avec ses copains.

François ne se sentait qu'à demi-rassuré. Mais

cette sortie ne présentait pas de risques particuliers. Après une visite vers la Croix de Fer, ils redescendraient par le fond de la Noire Basse et Julie serait de retour pour le dîner.

- Allez, on y va ? Tu as récupéré ?

- J'étais pas fatiguée !

Ses yeux bleu pâle le fixaient ardemment et François ne trouva rien à répondre. Son sourire, ses cheveux blonds flottant dans la brise légère qui s'était levée, son air d'une innocence quasi-parfaite, tout était fait pour qu'il acquiesce sans mot dire.

Les choses sérieuses allaient commencer. L'orée de la forêt se faisait toute proche maintenant et ils savaient qu'il leur faudrait appuyer fort sur les pédales pour atteindre leur but. Ils ne soufflaient mot, se concentrant sur l'effort, avalant les premières bosses, premières tortures pour les muscles surpris. Mais les ressources étaient bien présentes, les volontés fortes et ils vainquirent l'obstacle. Plus loin, une

fois passée cette difficile entrée en matière, le chemin s'aplanissait et conduisait vers la "Cabane des Chasseurs" ou du moins ce qu'il en restait car elle n'avait pas résisté à Lothar, destructeur forestier de décembre 1999. Pas plus que la forêt qui avait aussi changé d'aspect et qui, de touffue et impénétrable était devenue clairsemée et squelettique. Mais les enfants étaient trop jeunes pour l'avoir connue auparavant et ils ne s'en émouvaient pas particulièrement.

Encore une côte, prononcée mais courte et ils débouchèrent sur le carrefour de la Croix de Fer. Cette croix, fichée, là, dans ce chêne que la tempête avait épargné, pour qui, pour quoi ? Certains anciens parlaient de la guerre de 14, de la grande guerre, d'autres d'un hommage rendu à un bûcheron victime d'un accident à la fin du XIX^e siècle, d'autres encore parlaient de temps reculés où les barbares infestaient la région.

Ils appuyèrent leurs vélos contre le tronc d'un grand sapin tout dépenaillé. Ses branches faisaient peine à voir tant elles pendaient misérablement et étaient pourvues d'aiguilles plus jaunissantes les unes que les autres. François leva les yeux et ausculta l'arbre du regard. Un sentiment de tristesse passa dans le gris de ses prunelles. La forêt, qu'il aimait plus que tout, enfin presque, lui semblait partir en morceaux. D'abord cette tempête qui avait causé des dégâts irréparables et puis ces maladies, dues aux insectes, aux champignons microscopiques ou encore aux pollutions chimiques, tout cela ne lui disait vraiment rien qui vaille.

Ils s'adossèrent contre le tronc du sapin, les pieds dans le sable fin et rosé du chemin, les fesses dans la mousse tendre et humide. Julie vint à poser doucement sa tête contre l'épaule de son grand cousin. Ensemble, ils écoutaient, respiraient, faisaient corps avec cette forêt qu'il

fallait absolument protéger et sauvegarder. Le cri strident d'une buse en chasse les sortit de la torpeur dans laquelle ils s'étaient doucement installés. L'air continuait à vrombir des milliers d'insectes qui s'activaient à leurs tâches respectives et l'on entendait, dans le creux de la "basse", le glissement de l'eau sur le sable d'un ru.

- Allez, en piste, dit François, se levant d'un coup. On va laisser les vélos derrière ce tronc et poursuivre à pied, la roche n'est plus très loin.

Julie acquiesça, se remettant à peine de cette douce torpeur.

- Ah oui, c'est vrai, tes vieilles pierres. Allons-y.